

Exégèse des lieux communs

Léon Bloy

Publication: 1902

Source : Livres & Ebooks

Les animaux malades de la peste

I. DIEU N'EN DEMANDE PAS TANT!

Quelle épigraphe pour un commentaire du Code Civil! Plaisanterie trop facile et qu'il faut laisser charitablement à messieurs les journalistes ou clercs d'huisiers. Le cas est grave. N'est ce par une occasion de stupeur de songer que cette chose est dite, plusieurs millions de fois par jour, à la face conspuée d'un Dieu qui "demande" surtout à être *mangé*! Le marchandage perpétuel impliqué par ce Lieu Commun a ceci de troublant qu'il rend manifeste le manque d'appétit d'un monde affligé cependant par les famines et réduit à se nourrir de son ordure. Il serait puéril de faire observer qu'en cette formule, bien plus mystérieuse qu'on ne croirait, tout porte sur le mot *tant*, dont l'abstraite valeur est toujours à la merci d'un étalon facultatif qui n'est jamais divulgué. Cela dépend naturellement de l'étage des âmes. Mais, comme la pente de toute négation est vers le néant, il n'est pas téméraire de conclure que l'imprécise *demande* de Dieu équivaut à rien, et que ce Dieu n'ayant plus rien à demander, en fin de compte, à des adorateurs qui peuvent indéfiniment rétrécir leur zèle, il n'a que faire désormais de son Etre ou de sa Substance et doit nécessairement s'évanouir. Il importe, en effet, aussi peu que possible, qu'on ait telle ou telle notion de Dieu. Lui même *n'en demande pas tant* et voilà le point essentiel. Quand j'exhorte ma blanchisseuse, Madame Alaric, à ne pas prostituer sa dernière fille comme elle a prostitué les quatre aînées ou que, timidement, je propose à mon propriétaire, M. Dubaiser, l'exemple de quelque saint qui ne crut pas nécessaire de condamner à mort les petits enfants, et que ces dignes personnes me répondent : "Nous sommes aussi religieux que vous, mais Dieu n'en demande pas tant...", je dois reconnaître qu'elles sont fort aimables de ne pas ajouter : "au contraire!" bien que ce soit évidemment, nécessairement, le fond de leur pensée.

Elles ont raison, sans doute, car la logique des Lieux Communs ne pardonne pas. Si Dieu n'en demande pas tant, il est forcé, par une conséquence invincible, d'en demander de moins en moins, je le répète, et finalement de *tout refuser*. Que dis-je? En supposant qu'il lui reste alors un peu d'existence, il se trouvera bientôt dans la plus pressante nécessité de vouloir enfin qu'on vive comme des cochons et de lancer le reliquat de son tonnerre sur les purs et sur les martyrs.

Les bourgeois, d'ailleurs, sont trop adorables pour n'être pas devenus eux même des dieux. C'est à eux qu'il convient de demander, à eux seuls. Tous les impératifs leur appartiennent et on peut être certain que le jour où ils demanderont trop sera précisément le jour même où ils commenceront à s'apercevoir qu'ils ne demandent pas tout à fait assez... "Moi je demande vos peaux, sales canailles!" leur dira Quelqu'un.

XI. FAIRE TRAVAILLER L'ARGENT

On vient de le voir, ce lieu commun sort du précédent comme l'abeille sort de la fleur. Le précepte ressassé de faire travailler l'argent est *théologique*, au fond, beaucoup plus qu'économique, par une suite nécessaire de l'identité que je viens d'inscrire.

Travailler, dans le sens du latin *laborare*, c'est SOUFFRIR. On fait donc souffrir l'Argent qui est Dieu. On le fait souffrir, naturellement, avec la plus abondante ignominie. A l'exception des crachats - car le Bourgeois ne crache pas sur l'Argent -, aucune opprobre ne lui est épargnée. On le fait même *suer*. On lui fait suer le sang des pauvres dans l'agonie des labeurs de mort.

Il y a des peuples qui crèvent dans les usines ou les catacombes noires pour velouter la gueule des vierges engendrées par des capitalistes surfins, et aussi pour que "le mystérieux sourire de la Joconde" ne leur soit pas refusé. C'est ce qui s'appelle *faire travailler l'argent!*

... Et la face PALE du Christ est plus pâle dans les puits et dans les fournaies.

XXXII. TOUS LES GOÛTS SONT DANS LA NATURE

Dans la nature du Bourgeois, cela va sans dire. Essayez de vous représenter une telle universalité de goûts chez un poète! Et remarquez, je vous prie, qu'il n'est pas question de goûts très variés, de goûts très multiples, mais de tous les goûts, depuis le goût de l'ambrosie jusqu'à celui de la merde, inclusivement. Tel est le Bourgeois, il aime tout et il avale tout. Du moins le malin qu'il est voudrait le faire croire. Mais je connais ses pentes et je ne le vois pas très bien aimant des choses propres. C'est là son indiscutable et sempiternelle supériorité qu'il cache en vain.

CLII. UN LIVRE DE CHEVET

Il s'agit ici de l'élite. Le commun des bourgeois ne lit rien du tout et, par conséquent, n'a pas de livre de chevet. Le seul livre capable d'intéresser un marchand de nouveautés ou un entrepositaire de vins en gros est le livre de caisse, énorme in-folio à coins de cuivre qu'on ne se représente pas sous un traversin. Les ouvriers lisent d'avantage. Ils lisent, bien entendu, ce qu'ils peuvent, mais ils lisent. Ils n'appartiennent pas au Commerce. Ils ne sont pas immédiatement sous les yeux de l'Idole. Ils ont la permission de vaquer, une demi-heure par jour, à leurs âmes, à leurs pauvres âmes, et quelques-uns en profitent. Tout de même, avouons-le, il y a une élite chez les bourgeois, une sacrée élite supposant, au moins, un livre de chevet par chaque 32e demi-brigade. Quel peut bien être ce livre ? Il m'a été impossible de le savoir. J'ai entendu parler de quelques mathématiciens qui couchent avec la table des logarithmes, mais on a dû se ficher de moi, c'est déjà trop littéraire. Je croirais plutôt qu'il y a plusieurs vieilles dames qui s'endorment encore un peu dans les bras de Paul Bourget ou de Maupassant et des demoiselles appartenant à diverses générations qui s'enfilent carrément La philosophie dans le boudoir du marquis de Sade ou tout autre livre du même genre. Mais je n'ai pas d'indication précise et j'avoue ne savoir que penser de ce fameux livre de chevet qui doit exister, pourtant, puisqu'on en parle sans cesse. Autrefois, il y avait l'Imitation - infiniment lue - de Jésus Christ. Beaucoup plus tard, à la fin du dernier siècle, il y eut l'Imitation de Notre-Dame la Lune, dont l'auteur est à peu près mort de faim et que personne, à commencer par moi, ne lira jamais. J'ai songé quelquefois à une Imitation d'Hanotaux, livre de chevet à écrire, mais il faudrait une telle absence de style, une si méthodique dépression de la pensée que l'entreprise ne peut pas être proposée, même à un académicien.